

Quatrième jour Troisième séance plénière

Haïm Gouri, Pierrette Micheloud, Henri-Charles Tauxe, Georges Belmont et
Tahar Ben Jelloun

Volume 23, numéro 4 (136), juillet–août 1981

Le sacré, la littérature et le profane

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29957ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gouri, H., Micheloud, P., Tauxe, H.-C., Belmont, G. & Ben Jelloun, T. (1981).
Quatrième jour : troisième séance plénière. *Liberté*, 23(4), 97–119.

Quatrième jour :

Troisième séance plénière

(le jeudi 19 février 1981, dix heures)

Président d'assemblée :

JACQUES FOLCH-RIBAS

Communications de :

HAÏM GOURI (ISRAËL)

PIERRETTE MICHELOUD (SUISSE)

HENRI-CHARLES TAUXE (SUISSE)

GEORGES BELMONT (FRANCE)

TAHAR BEN JELLOUN (MAROC)

COMMUNICATIONS

HAÏM GOURI

Je crois que je suis le seul parmi vous dont la langue française n'est pas la langue maternelle : j'ai commencé à apprendre le français à l'âge de trente ans. C'est pourquoi je m'excuse d'avance de mon accent étranger.

Et permettez-moi — j'ai préparé le texte à Jérusalem — d'ajouter tout de suite une chose que m'ont inspirée les trois jours de pourparlers avec vous, mes chers amis. Dans le *Livre des Rois* on raconte l'histoire de la ville de Samarie, qui a été assiégée pendant de nombreux jours. La famine, la maladie, le désespoir ; une nuit, l'ange de Dieu a frappé l'armée d'Aram. Quatre lépreux, en dehors des murs de la ville, furent les premiers messagers de la victoire... Et dans un poème qui s'appelle *Un jour d'annonce*, une poétesse israélienne nommée Rachel a écrit ce poème ; elle dit : « Mais moi, je ne veux pas d'un salut annoncé par la bouche des lépreux, par des impurs ». Pour moi, c'est là la notion la plus sacrée de la poésie. Mais la chose me préoccupe depuis toujours, car je me sens aussi un de ces lépreux. Toute

ma vie, j'ai été déchiré par le sacré, l'absolu, l'historique. Je me sens maintenant parmi des lépreux qui ne peuvent pas sortir de l'histoire, qui entrent en elle pour remplir un devoir mais qui toujours se trouvent du côté du profane. Voilà.

*

Parfois je me sens jaloux des poètes et des prophètes des temps anciens, qui étaient inspirés par Dieu, par des dieux ou par des muses. J'aurais voulu aussi sentir la main de Dieu sur mon épaule solitaire, avoir peur de lui et non de la critique littéraire qui le remplace.

Pauvre Jérémie : il a refusé la mission pour laquelle il avait été choisi par Dieu, il a eu peur d'être élu : « Ah, Seigneur Éternel ! Voici ; je ne sais point parler, car je suis un enfant ».

Et la réponse immédiate du Tout-Puissant : « Ne dis point : « je suis un enfant », car tu iras vers tous ceux auprès de qui je t'enverrai, et tu diras tout ce que je t'ordonnerai ». Le poète prophète accepte donc, malgré lui, ce fardeau énorme d'une mission interminable, homme de querelle, non-conformiste permanent.

*

Il n'y a plus de prophètes parmi nous. Les Sages du Talmud craignaient des prophètes de mensonge, et pour eux la Mishna était la parole de Dieu et Sa Loi. Selon eux, après la destruction du Temple, la prophétie a été donnée aux sots. Aujourd'hui, les futurologues remplacent les prophètes. Mais j'ose dire que même chez le poète de notre temps il y a parfois quelque chose de cette force prophétique. Il ne s'agit pas de prophétie biblique. Le poète qui exprime quelque chose de l'angoisse métaphysique et de la condition humaine est aussi, au-delà de la solitude, et parfois malgré lui, le porte-parole de la tradition nationale, du patrimoine d'un peuple.

Non, le poète moderne n'est plus le messenger de Dieu, mais la poésie continue d'être un des besoins les plus profonds de notre être.

*

Dans un petit poème lyrique la dimension temporelle n'est pas le facteur dominant comme, par exemple, dans la poésie épique et dramatique ; mais *l'ensemble* de la poésie lyrique écrite au long d'une génération témoigne de son époque de la façon la

plus profonde et la plus significative car la poésie, comme la littérature tout entière, est le témoignage le plus précis, le plus juste de la condition humaine.

La poésie laïque et modernisée dépasse toujours l'état de siècle qui est le nôtre, et se donne à l'infini. C'est la laïcité sacrée de *la Peste* d'Albert Camus, devant le corps de l'enfant mort qui nous rappelle les pages les plus déchirantes des *Frères Karamazov* : la mort d'Aliocha sous le regard de Dieu. « La coupe de larmes est presque pleine, dit un héros de Dostoïevsky, et il ne lui manque qu'une larme d'un enfant pour que vienne le Salut. Je renonce donc au Salut », ajouta-t-il... Le Rabbin Oula du Talmud avait dit pour sa part, en parlant du Messie : « quand il viendra je n'irai pas l'accueillir ». Car il savait les tourments et les catastrophes qui devaient précéder sa venue. Car la littérature organise le chaos et lui donne une forme, elle stylise les passions et la douleur, elle est comme l'alchimie qui dans le silence, le mystère et l'obscurité, transforme le métal en or.

*

Blessure et Révolte. Oui, on trouve dans la poésie moderne depuis *les Fleurs du Mal* et Rimbaud ce mouvement de rébellion.

La poésie, dit un critique, qui s'est vue refuser toute place dans le monde quotidien, découvre un nouvel espace qui tend à l'infini. Nous sommes devant un mouvement perpétuel de directions contradictoires, comme l'a écrit Shelomo IBN Gvirol (un des poètes hébraïques de l'« Âge d'or » en Espagne au XIII^{ème} siècle), dans sa grande œuvre, *Couronne du Royaume*... « Je fuis de toi vers toi ».

En effet, la poésie a perdu depuis longtemps toute dimension ou mission sacrée, mais elle se conçoit encore, toujours recommencée, comme une réponse nécessaire à l'angoisse de l'Homme dans une société cruelle, une société désespérée à la recherche de plus de justice et de dignité. La poésie, malgré son aliénation moderne, reste une voix prophétique. Brecht, dans un poème intitulé « Pour la postérité », définit d'une façon poignante la situation de l'Allemagne ravagée par la guerre, dans les années 20, une Allemagne alors sous l'emprise de la révolte et de la lutte des classes : « J'ai mangé mon pain près des tueurs » écrit-il, et il ajoute : « Celui qui rit n'a pas encore entendu les dernières nouvelles ».

Ce poème, c'est une sorte d'excuse à la postérité de la part de ceux qui voulaient créer le bien par le mal. Oui, nous sommes (c'est bien à la mode) après « la mort de Dieu », après le scepticisme des uns et le désespoir des autres. Mais les poètes essaient toujours de se frayer un chemin entre le sacré et le profane comme entre Charybde et Scylla. Vladimir Maïakovski parle après octobre au nom de 150 000 000 d'hommes. Dans ce poème immense, dans cette extase qui chante la Révolution, le poète s'adresse à Dieu lui-même en lui demandant de descendre du ciel et d'aller parmi les hommes. « Descends ! lui crie le poète, descends au métal, au fer ! Descends des étoiles lointaines. » Un Dieu humain, un Dieu fait à la taille de l'Homme, un Dieu de chair. Oui, la Russie eut plus tard un Dieu de chair . . . Mais le même poète a écrit un autre poème dans lequel il a dit : « Écoutez, si les étoiles s'allument, c'est que quelqu'un le veut, que quelqu'un veut que chaque soir, au-dessus du toit, étincelle au moins une étoile ».

La confrontation entre le sacré et le profane n'est pas morte. Les poètes aussi cherchent à transformer le monde. C'est leur ambition. La poésie la plus païenne est parfois prophétie des temps modernes, un cri d'avertissement et une vision de l'avenir, l'angoisse des civilisations qui se savent mortelles.

*

En 1892, à l'âge de 18 ans, le poète hébraïque Shaoul Tchernikovsky publie en Russie son premier poème intitulé *Credo*, dans lequel il présente une vision émerveillée de l'avenir. « Je crois en l'homme » répète le jeune poète, « je crois à l'avenir, et même si ce jour-là est loin, en un jour de paix parmi les nations, en un jour d'amitié parmi les hommes ». Et dans sa vision presque messianique, illuminée, il entrevoit aussi la renaissance de son peuple.

Vingt-deux ans plus tard, son rêve a été ravagé par les coups de canon de la première guerre mondiale. Alors des décombres monte une autre voix, celle d'Ouri Zvi Greenberg dans son poème *In Memoriam* :

Au nom des frères soldats,
Avec qui je suis arrivé par les armes
Jusqu'aux eaux de Save
Et qui sont tombés,

Pieds en l'air,
 Sur les barbelés
 Après une seconde de cri
 Sur leur vie perdue,
 Ils sont morts très obscurs,
 J'étais seul debout, comme le dernier de la race
 Humaine qui fait la
 Guerre au monde
 Et j'ai vu mes frères
 grandir vers le ciel
 Jusqu'à ce qu'ils puissent le pousser
 de leurs chaussures à clous.

Et cette lumière terrible sur les clous
 de chaussures des morts qui bottent le ciel
 a électrisé ma vie . . .
 J'ai vu le divin dans le secret
 de la peur
 Et j'ai vu dans mes yeux de chair
 La chute de l'Homme.
 Et jamais je ne pleurerai
 Comme j'ai pleuré là-bas dans la nuit.

Peu de temps après la Révolution d'octobre, Alexander Blok publie son grand poème « *les Douze* ». Les douze révolutionnaires, les sans-culottes affamés, tachés de sang, sont selon lui les apôtres de la nouvelle religion. Sur leurs têtes, en passant dans la rue noire, une nuit d'hiver, il voit l'auréole du Christ. Il les compare alors aux douze apôtres, car pour Blok la Révolution russe est bien la naissance d'une nouvelle religion, d'une nouvelle civilisation, un événement spirituel dans l'histoire. Nous venons tous d'une tradition qui essayait depuis quelques générations de libérer le prophète de ces forces occultes qui pénètrent dans l'avenir, de cette intuition irrationnelle spiritualiste, pour lui rendre un rôle que le rationalisme pourrait accepter : celui de gardien et de défenseur des valeurs traditionnelles de la nation. Car le poète, selon T.S. Eliot, est le défenseur face à une dégénération possible.

Le poète qui est-il ? Les uns, comme Pouchkine et Lermontov, le voient comme un prophète. Les autres, comme Nekrasov,

le voient comme le messager du progrès social. Les poètes du Romantisme Allemand croyaient que la vérité du monde se révélait par la poésie et non pas par la raison. Selon la théorie poétique du Symbolisme, le poète déchiffre le destin humain, les événements historiques. Le poète n'est pas un futurologue mais quelqu'un qui représente, d'une façon ou d'une autre, l'âme de la nation, de la tradition. La sécularisation est nécessaire à l'homme ; mais lorsqu'elle est absolue, elle détruit les valeurs sur lesquelles l'ordre social est établi.

La poésie, même profane, aliénée et solitaire, révoltante et sarcastique, continue toujours d'être une certaine prière. « Nous sommes tous ici pour tromper la mort », avait dit Jean Anouilh.

PIERRETTE MICHELOUD

Le sacré est le caractère sacré d'une chose, en l'occurrence d'un texte. Étant élue par les hommes, cette sacralisation ne saurait avoir pour moi une valeur absolue. Les livres religieux par exemple ne sont sacrés que pour leurs adeptes ; les gens d'à côté les jugent le plus souvent aberrants, tout juste bons à être brûlés alors que tous ces livres, quelle que soit leur croyance, ont pour but de purifier les âmes.

Et à ce propos, l'on peut se demander pourquoi des livres de haute sagesse comme le *Traité des principes*, d'Origène (pour exercer l'esprit à la contemplation du monde intérieur), ou *Pys-tis Sophia*, de Valentin, dont le gnosticisme est à la base de trinité chrétienne, n'ont pas eu droit à l'élévation sacramentelle. (De même, plus près de nous, l'œuvre d'un Georges William Russell, poète mystique, ou celle d'une Marie Noël ; et il y aurait combien d'autres exemples !) Je pense que la raison en est simple : c'est que ces œuvres ne s'intègrent pas dans la Révélation proprement dite, laquelle aurait été donnée semble-t-il une fois pour toutes comme si l'esprit humain s'était ensuite à tout jamais refermé à l'écoute de la voix originelle.

Pour moi, toute écriture digne de ce mot est sacrée. Et j'entends par digne l'écriture qui a pris conscience de la valeur de ses signes, d'abord dans sa recherche de communication puis dans la connaissance de soi et des autres, autant bien sûr que par celle de l'univers.

Aussi sûrement que le fil d'Ariane, l'écriture nous permet d'avancer dans notre propre labyrinthe sans nous y égarer. Con-

nais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux. Cette inscription sur le fronton du temple de Delphes attribuée à Socrate est, à mon sens, la seule démarche qui puisse distinguer le sacré du profane. Tout ce qui se concentre vers la lumière, quel qu'en soit le chemin, est sacré.

Inversement, le profane serait le produit de l'homme qui se disperse. Cet homme ne cherche pas, il ne trouve rien. On peut le comparer à la carte du mâ, du jeu des tarots. Un homme affublé d'une défroque bariolée portant une besace de couleur chair remplie d'erreurs et de préjugés, et qui marche le nez en l'air sans faire attention où il pose les pieds, se laissant guider par ses seules sensations du moment. Et on voit un chien qui le mord à la fesse et le retient en arrière.

Quand il advient que ce personnage prenne la plume, c'est alors un moyen pour lui de s'étourdir ou de se distraire, une débâcle de plus de ses désirs. Et c'est intéressant de voir qu'en langue arabe, le mot *mât* veut dire mort ; et on le retrouve dans le jeu d'échecs. Lorsque le roi ne peut plus ni avancer ni reculer, et bien tel est le profane cerné de tous côtés par son ego. À la force vibrante du sacré, il oppose la force d'inertie, l'ombre épaisse d'une conscience stagnante c'est-à-dire la mort. Les énergies de l'inconscient tout simplement dominent le conscient et l'étouffent.

Mais laissons donc pour le moment stagner le profane et tournons-nous vers ce qui est fondamentalement sacré, c'est-à-dire la vie, dans sa quête inlassable de lumière. Et puis alors, je vous invite à la suivre à travers la poésie, la poésie qui est le champ de la parole, la quintessence du Verbe. Et d'emblée, cette transmutation nous montre qu'elle est conscience éveillée, une traversée des mondes inférieurs vers le lieu qui se souvient.

Que la lumière soit, dit l'Éternel, en séparant le jour des ténèbres. Eh bien cette parole, je pense que chaque être devrait l'avoir présente en lui-même, aussi vivante que son sang, parce qu'elle lui donne le droit de la prononcer à son tour. Elle est l'appel de la remontée vers la lumière, vers l'Un, d'où toutes choses sont sorties. Tu es tout, tout est en toi, dit la Table d'Émeraude.

Aussi loin que soit notre lieu d'exil où se sont brouillés tous les chemins, notre seule raison d'exister est la longue marche du retour à l'Un. Mais hélas, tant de déchets se sont accumulés

dans notre conscience que l'appel magique ne résonne plus que de loin en loin, quand il n'est pas tout à fait étouffé. Et c'est ce qu'on pourrait appeler l'indifférence ; et cette indifférence équivaut à un refus. Et quel sort plus effrayant que d'errer la nuit au bord d'un gouffre ? Eh bien, c'est pourtant ce que fait le monde somnambule d'une conscience qui dort. Et le monde est pris ici, bien sûr, dans le sens biblique du mort, cette espèce de puissance qui aveugle l'être comme quand Jésus dit, en parlant de Satan : le Prince de ce monde.

Quelques êtres — il y en a quand même plusieurs — quelques êtres entendent l'appel ; on pourrait les appeler, ces fervents, on pourrait les appeler les pèlerins de la lumière. Ils se mettent à défricher leur conscience, extirpant de la compression des déchets leurs possibilités enfouies, justement pour que la lumière soit. Et la poésie est un outil qui aide à ce défrichage. C'est l'outil du poète, bien sûr ; mais comme tout outil, que ce soit le ciseau ou le maillet du tailleur de pierre, que ce soit le robot, à mon sens tout est outil et tout outil est sacré. Eh bien cet outil du poète est l'outil à vif d'un réveil en profondeur. Et comme je vous le disais, il aide à ce défrichage. Sa Muse s'appelle Polymnie ; le nom est tout à fait significatif puisque c'est tiré de *Polys* (nombreux) et *mnêmê* (mémoire). Alors comme une pêcheuse à la ligne d'une pêche miraculeuse, Polymnie (donc : la poésie) capte au fond de la mémoire originelle des souvenirs d'avant la naissance. Et évidemment, comme les autres déesses, les Muses ainsi que les dieux personnifient des diverses et multiples fréquences vibratoires de l'univers sensible. Tout ce panthéon, ne l'oublions pas, est sorti de l'esprit des poètes ainsi qu'en témoigne le mythe d'Orphée, ces initiés-nés comme on pourrait les appeler, ces porte-parole de la connaissance en avaient aussi long que nous sur la composition de l'univers.

Mais ils étaient poètes et l'art du poète est la métamorphose du langage, il fait parler la nature, il s'identifie à elle, il visualise l'invisible, il donne des sons à l'inaudible. Et le divorce auquel nous assistons aujourd'hui entre la religion et le peuple est, à mon sens, imputable autant à l'un qu'à l'autre. La religion reste figée dans ses dogmes et le peuple n'a pas la conscience suffisamment éveillée pour percevoir, face aux expériences et découvertes déroutantes de la science et aux dogmes qui restent les mêmes, il n'a pas la conscience de voir le symbolisme de ces

dogmes et la vérité immuable qu'ils contiennent. Ainsi ne peut-il pas, hélas, en parcourir le passionnant itinéraire.

Si la science a démystifié la religion, elle ne l'a pas pour autant démythifiée. Car le mythe, c'est ce qui nous attache de plus près à la création. Le mythe est poésie, mémoire originelle dions-nous. Elle nous met en relation directe avec les premiers principes, *initiamenta*, d'où le mot initiation. On retrouve la vocation initiative de la poésie, c'est le point de départ de la connaissance vers les étapes successives d'une conscience de plus en plus claire. C'est Ruth, la moabite qui laisse derrière elle son pays, sa famille, ses habitudes pour aller glaner sur une autre terre, dans un champ inconnu, les beaux épis dorés c'est-à-dire la lumière ; elle passe ainsi d'un état de conscience un peu amorphe et obscur à un état de conscience lumineux, tandis que sa sœur, elle, restera dans un état primaire.

Comme toute quête initiatique, je vois la poésie sur trois degrés. On les retrouve d'une façon absolument représentative dans les hiéroglyphes égyptiens ou l'écriture hébraïque, mais ils existent absolument dans toutes sortes d'écritures quand on sait lire. Ils sont le reflet de trois mondes, à savoir le monde hylique (qui est la matière), le monde psychique (libre de choisir entre la matière et l'esprit) et le monde pneumatique (qui est le monde de l'esprit). Eh bien au niveau de l'écriture, ces trois degrés ont les participations respectives de *parlant*, *signifiant* et *cachant*. Ils correspondent également, parce que tout se tient, aux trois degrés du Grand'Oeuvre alchimique.

Parlant, la poésie dit les choses telles qu'elles sont tout en contenant, comme *l'œuvre au noir*, le germe destiné à dissoudre la matière de l'ego (c'est pour ça que *l'œuvre au noir* s'appelle l'œuvre de la dissolution. *Signifiant*, elle est chargée d'une double signification : résultat d'une épuration de la conscience, le feu sacré est devenu plus subtil et l'œuvre au noir est passé au blanc. *Cachant*, alors elle équivaut à l'œuvre au rouge, cette troisième phase du magistère, d'où surgit la pierre philosophale qui permet à l'être de se confondre au centre suprême, au lieu sans lieu du chant de l'unité. C'est donc la poésie ésotérique, visionnaire ou prophétique. Parce que quand l'humain se libère de son ego, tous les barrages, tous les handicaps tombent d'eux-mêmes, se volatilisent ; l'esprit du cœur a triomphé du cœur de la raison. Ces trois degrés sont absolument d'égale importance. L'œuvre

au rouge ne saurait s'accomplir sans l'épuration de l'œuvre au blanc qui lui-même procède de l'œuvre au noir.

Il m'a semblé important de faire cette marche de trois degrés parce que la nature procède du nombre trois partout. Cette lente initiation qui est faite d'épreuves, de reculs, de recommencements, n'est-elle pas d'origine sacrée ?

À partir de là, essayons un peu de cerner le travail du poète. Sa poésie sera le reflet de son degré de conscience et là, je pense qu'il est absolument impossible de tricher. Il façonnera son outil selon sa nature, son pouvoir de perception. Mais il y a autre chose d'essentiel : avant de toucher à la matière des morts, c'est chaque fois une longue, mystérieuse approche. Il fait silence et il attend. Et quand il parlera, ce ne sera plus seulement sa voix mais celle de millions d'années, à l'aurore de son âge, et que les initiés d'Égypte appelaient l'*Âme des âmes*.

Cette attention au silence est le moment (ou plutôt la durée, car alors le temps cesse d'être ce qu'il n'est pas) où se recrée l'alliance de la créature avec le point mystérieux de son origine, d'où naîtra l'enfant-poésie. Il faut que je parle ici du souffle appelé inspiration (mot que le cérébral abhorre) : comment le définir ? Nous avons vu tout à l'heure que les dieux et les déesses personnifiaient les énergies de l'univers ; eh bien l'inspiration c'est Dionysos, c'est l'énergie dionysiaque, énergie qui s'exprime tout d'abord par le grand enivrement de la nature, d'où le fréquent parallèle entre Dionysos enfant et Eros. Du raisin fermenté Dionysos fait le vin, le breuvage qui transfigure nos nostalgies. De la même manière, l'énergie dionysiaque a pouvoir — et là, ce n'est plus une illusion — a pouvoir de dissoudre l'ego en même temps qu'elle intensifie les vibrations de la conscience. C'est retrouver en somme l'essentialité de la poésie.

Et les différentes versions du mythe de Dionysos, fils de Zeus et de la mortelle Sémélé, ne sont d'ailleurs qu'une suite de métamorphoses que l'on retrouve absolument dans la poésie. Les épisodes les plus marquants : sa mort et sa renaissance. Exactement comme cela se passe chez le poète, Héra (qui représente l'énergie rationnelle), livre Dionysos aux Titans qui le dissèquent, puis en font bouillir les morceaux. Athéna sauve le cœur et le rapporte à Zeus, (Athéna est la puissance industrielle qui met tout en mouvement) ; ce cœur, Zeus l'enferme dans sa cuisse pour une nouvelle transformation et Dionysos renaîtra

androgyné unissant comme dans l'œuvre au rouge l'énergie créatrice mâle à la réceptivité femelle, retour à l'unité primordiale. Ce que j'appelle, moi, au lieu de l'androgyné, le gynandre.

D'épuration en épuration, l'énergie dionysiaque qui, à son état primitif, nous l'avons vu, secoue la nature de frénésie amoureuse et sauvage, (« dérèglement de tous les sens », pouvait dire Rimbaud), devient la pure essence de la poésie visionnaire, l'essence pneumatique. Toute métamorphose est précédée d'une mort à soi-même, et par sa filiation directe avec Zeus, le dieu des dieux dont il est deux fois le fils, Dionysos nous relie à ce qui nous dépasse. Il veut nous libérer des obstacles que nous nous sommes érigés en nous laissant dominer par les énergies titaniques au service de la raisonneuse Héra, l'ennemie acharnée de Dionysos, exactement comme la raison est l'ennemie de l'inspiration.

Nous disions que le profane était l'obscurité, la dispersion, la mort. Eh bien j'ajouterai pour ma part qu'il est aussi, le profane, la raison de l'inconscience. Et je définirai le sacré par *l'esprit du cœur*.

« L'initiation commence par l'amour », écrivait Milosz, les mots en savent quelque chose, eux dont la vie ne peut s'épanouir que par l'amour qu'on leur infuse ; ils veulent avoir leur habitation, leur jardin, leur cime, là où le sang procède à son alchimie. Alors selon ils peuvent être poésie, défrichement de la conscience, voix d'amour. Toute percée vers la lumière est amour, et toute percée vers la lumière est sacrée. En conclusion, je vous dirai ces deux vers de la poétesse finlandaise Edith Södergran, qui me semblent très bien définir le sacré : Là où ils ont regardé la forêt et les lacs / Les arbres et l'eau sont sacrés.

HENRI-CHARLES TAUXE

Après avoir réécrit plusieurs fois mon texte, en Suisse d'abord et puis au Québec, je me suis réveillé ce matin à quatre heures vingt : impossible de me rendormir. Je me suis donc levé et comme je le fais depuis une douzaine d'années, j'ai tout d'abord noté mes rêves. Car j'ai commencé à écrire, comme on dit, en notant mes rêves et il est certain que les milliers de pages que

j'aurai ainsi noircies occuperont à la fin de ma vie un volume autrement plus envahissant que les livres que j'aurai eu l'occasion d'écrire. Ce qui, au regard de la littérature mondiale, ne devrait d'ailleurs pas constituer un phénomène trop inquiétant. Après avoir, donc, fait ce petit travail matinal, je me suis mis comme cela m'arrive souvent dans les premières heures du jour à écrire. Et voilà tout chaud ce que cela a donné.

Quand on voit le jour en Suisse française, l'appréhension du sacré se fait inévitablement dans les catégories de la religion, ou plus exactement, en ce qui me concerne, du protestantisme calviniste. Dieu m'attendait au berceau ; un Dieu dont la première chose qu'on m'ait dite est qu'Il voit tout. « Dieu te voit » : telle fut en effet ma première leçon de théologie.

Mais il faudrait commencer par le commencement et ce n'est pas si facile. J'en prendrai pour preuve que nous avons réussi hier l'exploit de parler pendant près d'une heure des relations de la mère et de l'enfant sans évoquer un seul instant la vie intra-utérine. Or, le *big bang* auquel nous devons d'être n'est pas l'instant de la naissance mais la micro-seconde où le spermatozoïde pénètre l'ovule maternelle. Et les embryologistes nous apprennent d'assez étranges choses sur ce qui se passe après la fécondation ; par exemple que la première réaction de la mère est de rejeter l'amas cellulaire qui croît en elle, réaction physiologique sans doute mais cet adjectif n'est peut-être qu'une manière de recouvrir une réalité plus inquiétante, plus primordiale.

Le fait est en tout cas certain que l'embryon doit déployer une véritable stratégie de cannibale pour survivre ; ce n'est sans doute pas sans quelques conséquences pour la destinée de chacun d'entre nous et aussi pour ce que nous pouvons être amenés à penser sur le sacré et sur le profane. Nous savons aussi que le fœtus rêve, et il vaudrait la peine de réfléchir une fois sérieusement à cela. On pourrait imaginer un congrès consacré à un thème comme le rêve, la littérature, la vie intra-utérine ; on y ferait sans doute d'étonnantes découvertes.

Je reviens à Calvin, à la théologie. J'étais confronté à un sacré balisé, bardé de morale et de dogmes ; à un sacré, au fond, sacrement peu sacré. Animé par un de ces mouvements inexplicables mais dont nous pressentons après coup l'impérieuse nécessité, je rejetai tout cela. Jean-Paul Sartre fut mon levier, en plus d'un goût inné de la vie. Je désacralisai, devins existentialiste,

athée, anticlérical. Je me projetai en situation, je néantisais, je me grisais aussi de ce mot de Stendhal dont Nietzsche était tellement jaloux : « La seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas. »

J'ai bien ri plus tard en lisant *les Mots* et en découvrant comment Sartre avait développé sa névrose personnelle en constituant la condition, la mission de l'écrivain en cléricature. J'aurais dû me méfier mais le catéchisme calviniste n'est pas une très bonne école du soupçon.

Je passerai sur les étapes qui allaient me conduire à la redécouverte de l'origine, au rêve ; le temps m'est limité. Mais s'il y a une donnée dont je suis certain, c'est bien celle-ci : toutes nos vies sont différentes mais en apparence seulement, car le scénario de base ne change guère. Et nous consacrons nos existences à essayer, à improviser, à répéter un peu tous les mêmes choses.

Il y eut donc le rêve, puis la notation du rêve. « Le rêve, voie royale vers l'inconscient », dit Freud. Certes ! Mais ne théorisons pas trop. Et comme le dit si justement Pierrette Michéoud : fin des références. Le rêve est le rêve ; le rêve, il ne faut pas l'interpréter, du moins pas tout de suite, mais vivre avec, vivre dedans puisque nous ne sommes en définitive rien d'autre que cette pâte onirique qui nous pétrit (et parfois nous pétrifie) sans que nous soyons le moins du monde les maîtres de ce qui se produit là. Découvrant progressivement le rêve comme réalité psycho-matérielle fondamentale (disons plus simplement : redécouvrant mon rêve foetal, mon univers préobjectal), j'en vins à cerner deux ou trois petites idées qui me ramenèrent dans la proximité de ce que nous interrogeons sous le nom de sacré. Le rêve m'apprenait que l'individu, l'ego n'existe pas ; qu'il n'y a pas de signification globale, que le sens n'est que fragmentaire au regard de la non-finalité indépassable du doute. Le rêve, énergie neutre que l'on peut certes considérer à un niveau superficiel comme une réalisation du désir, mais qui apparaît bien plus dans son essence même comme une sorte de moule du vide. Et par rapport à ce vide qu'il ne faut ni remplir ni mimer, je dirai que le rêve fut un peu mon baroque.

J'arrive au terme de mon intervention et je pense irrésistiblement à ce que me dit un jour une analysée. Nous terminions une de ces longues séances comme nous en faisons en micropsychanalyse ; pendant près de quatre heures, l'analysée avait cô-

toyé son vide psychique. J'entendis alors, émergeant d'un de ces silences qui vous donnent la sensation directe et fabuleuse de l'indicible, j'allais dire du sacré, j'entendis cette phrase prononcée d'une voix fragile : « Tout cela n'a ni queue ni tête ». Cette phrase, dans sa simplicité presque banale, était tellement extraordinaire que j'eus de la peine à rester immobile dans mon fauteuil.

Ni queue ni tête, c'est parfois l'impression que donnent les discussions de congrès. Mais n'est-ce pas après tout une bonne chose ? Et le cercle n'est-il pas un des grands symboles de ce que nous sommes en train de questionner ? — Le cercle, la spirale, le ohm — je m'excuse si je le dis mal — du bouddhisme, le rêve. Tout ce qui nous ouvre à l'origine et que nous avons touché à plusieurs reprises lors de ces journées ; dans la lumineuse et pénétrante analyse qu'Olga Andreyev Carlisle projetait à partir des grands écrivains russes sur la relation entre le sacré et la littérature ; dans la parole méditante, si profondément dévoilante, d'Edmond Jabès qui évoquait encore hier magnifiquement en atelier l'expérience du désert, d'un si grand poids de vécu et de métaphores ; dans l'arborescence baroque que Severo Sarduy tisse en contrepoint du vide ; dans le lyrisme à la fois intériorisé et cosmique de Yolande Villemaire. Oui, il y eut, il y a au centre de tout, nous reliant à partir de la diversité des horizons de notre provenance, la littérature : ce pont jeté entre le sacré et le profane, cette promesse jamais tenue sans laquelle, pourtant, nous ne serions rien.

GEORGES BELMONT

Avant toute chose, j'aimerais préciser deux points. Si certains termes figurant parmi les données de cette rencontre sont absents de mes propos, c'est que leur présence en filigrane m'est apparue trop évidente et suffisante. Si d'autres reviennent, au contraire avec insistance, j'espère que l'on ne se méprendra pas sur leur valeur de référence. Là-dessus, j'en viendrai au fait, si on peut dire.

Votre invitation m'a apporté une grande joie quand j'en ai lu le sujet. Car il pose une question à laquelle je m'efforce de trouver une réponse, depuis l'âge où j'ai commencé à tâtonner avec l'âme des mots et à en sentir passer le souffle, c'est-à-dire

depuis plus d'un demi-siècle. Et toujours j'en ai gardé l'angoisse, avec l'incertitude de n'avoir jamais percé le mystère autrement que dans l'exaltation vécue de la naissance du poème et de ce que j'appellerai *l'état de poésie*. Je dis bien *l'état* de poésie, parce que je pense que là réside toute la différence qui fait précisément la question ; que c'est seulement à partir de cet état qu'il y a poésie ; que, en réalité, il *est* toute la poésie.

Bon ; mais qu'est-ce à dire ? À chaque examen que j'en faisais, j'avais beau m'exténuer l'intellect à compliquer l'interrogation par toutes sortes d'analyses pour m'assurer le plus possible de ne pas me tromper — au moins pour moi-même — la réponse me laissait insatisfait dans sa simplicité. Il a fallu que beaucoup d'années passent pour que j'en vienne à penser qu'elle est bien trop organique pour que les scalpels de l'intelligence puissent ne pas la tuer seulement en voulant l'extraire et l'abstraire. Je me suis donc résolu finalement à la simplicité et arrêté à cette conclusion élémentaire que l'état de poésie restera — *me* restera — toujours plus senti que compris ; qu'il n'est en tout cas de meilleure façon de le comprendre — ou d'en avoir du moins l'illusion — que de le vivre et, mieux encore, de s'y laisser vivre. Car il ne peut être de commande que dans la mesure où il nous commande. En fait, il est état, non pas d'esprit ni d'âme, mais d'être.

S'il faut tenter, malgré tout, de le définir, j'ajouterai qu'il est les moments où les mots rompent comme d'eux-mêmes avec la rhétorique du langage intelligent pour devenir le contraire de celle-ci et retrouver, par là, une qualité originelle, voire primaire et primordiale, d'immense véhémence ou d'immense douceur que vous connaissez bien, tous, j'en suis sûr, et qui est celle avec laquelle ils nous viennent naturellement à l'esprit et aux lèvres, certains matins miraculeux, lorsque, debout dans l'étonnement du monde, nous les prononçons avec une force qui n'est plus à nous, dans laquelle nous ne nous appartenons pas plus que ne s'appartenait, le premier jour, le dieu « grand caqueteur », dans l'acte de claquer de la langue pour nommer une à une les choses de la création.

Les Grecs, qui s'y connaissaient en dieux, appelèrent cela ensuite *enthousiasme*, y accolant la valeur exacte d'une sorte d'osmose, de perméabilité de la mesure à la démesure, d'accès divinatoire aux mystères-clés des formes et des métamorphoses. Plus

tard, certains de leurs imitateurs, pâles et attardés, y préférèrent un autre terme de leur vocabulaire, fruit d'un choix délicat et exsangue : *catharsis* — gelant du même coup cette transpiration du monde, et allongeant les mots sur le marbre comme autant de cadavres exquis. C'était le commencement de la grande obscurité qui n'a fait que se développer : l'oubli de la connaissance dans la fascination de la science.

À travers les hyperboles, vous voyez où je veux en venir. À ceci : que l'état de poésie est celui où les mots, soudain (même si c'est au bout d'une longue et patiente impatience), rendent en nous, et *dehors*, un autre écho ; que c'est au niveau de cet écho, au-dessus d'eux-mêmes en quelque sorte, qu'ils se rejoignent alors ; que la logique à laquelle ils obéissent cessent d'être la ratiocination de tous les jours ; qu'ils perdent leur raisonnabilité ; que, sous les apparences des vocables, de la grammaire et de la syntaxe traditionnels, l'articulation se fait tout à coup *ailleurs*, dans un vide absolu qui remet en question toutes les pesanteurs et les gravitations ; que les résonances comme les significations s'y éclairent d'une tout autre clarté qui prend le plus souvent, aux yeux de ceux que la réalité n'a jamais surpris ou ne surprend plus, l'aspect d'une nuit fulgurante, aveuglante, tant elle s'inscrit en négatif, pour ne pas dire en faux, par rapport à nos lumières habituelles ; bref, que si logique il y a bien, et sans conteste, celle-ci n'a rien de commun avec les rigueurs linéaires grâce auxquelles nous nous flattons de tirer commodément au cordeau nos vérités de bonne conscience, de convention et d'occasion ; — non, elle procède par bonds, et il s'agit de bonds qui peuvent être autrement plus prodigieux que ceux de l'homme, aujourd'hui, dans l'espace, parce que chacun d'eux est une boucle d'univers et que, dans les instants bénis où l'être entier est ainsi catapulté, en un poème et parfois même en quelques mots — « O douceurs, ô monde, ô musique ! Et là, les formes, les sueurs » — le tour complet de la grande courbe est accompli, quand nos sondes en sont encore à courir pour tracer les premiers pointillés du métré interplanétaire. Einstein, oui, dut éprouver le sentiment de ce voyage foudroyant, lorsque le frappa l'éclair de son équation : les signes étaient les mêmes, et pourtant leur réverbération répercutait un autre univers.

Ah, mais, dira-t-on, vous parlez d'états de grâce, et ce ne peut être tous les jours dimanche ; sûrement, il y a des états plus

familiers, menant à une poésie ouvrable ? — Oh, que oui ; et pourquoi pas ? À condition que les dieux ne soient pas loin, prêts à sortir de l'ombre pour picorer dans le limon de l'aube, battre des ailes, claquer de la langue en tournant la tête à droite, à gauche, et annoncer : « Voici ! Voici ! » en épelant de nouveau le monde. Ce qui revient à dire que, va pour la poésie des familles, mais il n'est pas de vraie poésie, de grande poésie sans sa part d'hyperbole. Après tout, les dieux parlent comme et pour tout le monde — plus haut seulement, par nature et surtout par la force des choses, puisqu'il leur faut se faire entendre et que le plus souvent ils s'adressent à des sourds. Mais c'est le privilège de l'état de poésie que leur voix y résonne sans peine et qu'il permette même de converser avec eux. Et cela seul vaut toutes les familiarités. Je dirai même que *c'est* l'extrême familiarité. Ainsi, je pense, d'Ezéchiel, et du poète de *l'Ecclésiastique*, et de *saint Jean la grande gueule*, et de *Dante*, de *Blake*, de *Goethe lorsqu'il descend avec Faust chez les Mères*, de *Rimbaud* et de *Hölderlin les foudroyés*, de *Joyce (celui de Finnegans wake le divin somnambule qui écoutait parler les dieux jusque dans leur sommeil)* — et ne citant que pour mémoire Homère, le bienheureux, lequel était tout ouïe faute d'avoir des yeux pour le distraire ; et sans parler des innombrables, perdus hélas dans les siècles ou dans les éloignements des sociétés et des cultures. L'important est que leur héritage à tous demeure, qu'il est passé dans notre sang et que, même si l'on ne saurait exiger de tous les poètes une telle grâce que la leur, je ne crois pas qu'il puisse jamais exister de poésie dans une époque où ne s'élevaient plus des voix qui tenteraient de rivaliser avec eux pour faire entendre encore ce tutoiement sacré.

S'il est vrai, comme il semble bien, que, depuis une trentaine d'années, la chanson ait atteint des sommets d'expression poétique où elle est capable de susciter une forme de délire sacré, proche du vieil enthousiasme, c'est sans doute, je le crains, que par une de ces curieuses compensations dont les forces de dialogue de l'homme avec le monde ont l'instinct secret, elle est venue remplacer partiellement la voix que l'on avait accoutumé de tenir pour la porte-parole officielle, et qui était devenue, c'est le moins que l'on puisse dire, quelque peu aphone. De vrai, l'enrouement n'était pas de la veille. Il avait commencé depuis bon temps — du jour où les poètes ont cessé de monter sur les tables

des champs de foire pour chanter la grande geste de l'homme et sa quête du tesson perdu qui, s'ajoutant à l'autre moitié restée dans sa main, peut seule lui permettre de réunir le symbole dans sa totalité. Au lieu de quoi, ayons le courage de le voir, l'on s'est mis à marmotter la poésie tout bas, pour soi, pour quelques uns, entre initiés, se plaisait-on à dire — comme si les religions étaient de se dire des messes entre curés !

Il y a une vingtaine d'années, un été où je me trouvais dans une ville côtière du pays basque français, en pleine invasion des vacances, je ne sais quel fou municipal eut l'idée de faire descendre de la montagne tout un village pour l'amusement des touristes. C'est un pays où, il faut le dire, certains villages entretiennent encore, pour occuper les loisirs forcés de l'hiver, la tradition de ce qu'ils appellent « la pastorale », et qui est un genre de mystère du Moyen Âge associant la population presque entière, et que l'on se joue à la belle saison, entre bourgades. Ainsi, un après-midi d'août, près de cinq mille spectateurs, tous parisiens ou peu s'en fallait, et aussi peu préparés que l'on peut l'imaginer à ce qui les attendait, se retrouvèrent-ils entassés sur des gradins par le désœuvrement des vacances. La pastorale était en basque, langue secrète s'il en est, comme on le sait. Elle contait la lutte mémorable entre l'empereur des Francs et le sultan Saladin. À part quelques combats et mouvements de foule auxquels participaient même un troupeau de moutons et le long cri de silex des bergers, venu du fond des siècles, l'action n'était qu'un formidable roulement d'invectives, de diatribes, de harangues héroïques, entrelardées d'exhortations et d'excommunications pontificales et de furieuses disputes entre le Diable et le Bon Dieu. Cela commença à 3 heures de l'après-midi, sous un soleil de plomb, pour finir à 8 heures du soir. Pendant cinq heures, personne dans l'assistance ne se leva, ne bougea, ne dit un mot, n'eut un rire. Parfois, sur les gradins, on sentait se gonfler une seule respiration immense. Et pas une des paroles prononcées n'avait de sens aux oreilles de ces gens. Et, à la fin, pendant plus d'une heure ils restèrent là, oubliant de s'en aller, pour applaudir, crier, porter en triomphe les acteurs, danser sur la musique du village. Je n'ai jamais vu ni connu, ne verrai ni ne connaîtrai plus jamais moment de poésie aussi parfait. C'est que ce spectacle était sans âge, comme la voix, dont ces montagnards restaient miraculeusement porteurs. Et c'était cette voix, d'un

autre âge et pourtant sans âge à travers les siècles, et incompréhensible à la seule intelligence, mais qui ébranlait tout l'être, que nous avons reconnue. Pour moi, j'avais senti passer les dieux, et je suis certain que ce fut leur souffle qui retint subjuguées ces cinq mille nuques.

Je me souviens d'une femme — une de celles que l'on aime à qualifier de « simples », pour les disqualifier — qui, un jour où elle entendait quelqu'un lire un poème dans lequel essayait de passer un peu de la grande voix, s'écria : « C'est beau ! Cela vous fait un tonnerre dans le ventre. » Elle parlait du tonnerre de vie, celui qui annonce que les dieux ensemencent. Dans les fracas que nous multiplions aujourd'hui pour essayer de nous prendre pour des dieux, faut-il croire que nous ne puissions faire résonner d'autre tonnerre que celui des canons ?

TAHAR BEN JELLOUN

Je suis ému et content parce que, aujourd'hui enfin, nous sommes en poésie. Quelqu'un hier réclamait, je crois que c'était dans notre atelier, le retour au quotidien, c'est-à-dire au réel, pour approcher et appréhender le sacré. Ce matin ce retour a été fait grâce à Belmont et grâce à Haïm Gouri, dont la voix m'a beaucoup ému. C'est dans ce même espace de poésie que s'inscrit maintenant ma contribution ; alors j'ai noté cela dans un petit texte très court que j'aimerais vous lire.

L'encre de la blessure est pâle, elle est en deçà de ce dont elle est chargée. Sortir de soi une douleur fondamentale en imprimant des mots, c'est pratiquer une magie désuète. L'écriture est une séduction inavouable, un leurre têtue.

Or, comment dire la misère, celle de l'être saisi par la brisure, le désarroi et l'appel de la mort ? Ce qui arrive souvent, c'est qu'elle se déplace, elle change de registre et nous avons une littérature de la misère qui n'est autre qu'une misère de la littérature. Le réel, traversé par tant de miroirs, se livre à notre myopie congénitale et toute tentative de le répéter est non seulement vouée à l'échec mais devient une prétention et une usurpation que nous renouvelons sans douter de rien. La répétition est elle-même illusion. Nommer la blessure, marteler les mots, désigner la sève de l'arbre abattu sont autant de voiles déposés sur ce qui ne peut être dit ni montré. Antonin Artaud a réussi à

aller au-delà. Nous connaissons à peine sa profonde douleur mais il est arrivé, grâce à quelques détours, à nous donner ne serait-ce qu'une petite mais terrifiante idée de ce que peut être un enfer porté en soi. Ses textes, parce qu'ils dépassent les limites connues du langage, parce qu'ils sont entièrement décodés, profondément perturbés, sont ce qui s'approche le plus de la braise intérieure qui consume le corps et l'esprit d'un être. Ce sont des textes rejetés par cette braise ; les mots sont de la cendre fragile, chargés d'une mémoire devinée. Dès qu'on les touche, dès qu'on veut les manipuler, ils s'évanouissent dans le tas de cendre amassée qu'est le corps d'Antonin Artaud. Ce sont donc des textes illisibles, car est illisible et innommable la douleur profonde.

Voilà ce qu'en disait Artaud : « Pour *vivre*, il faut avoir un corps / qui a eu l'idée du corps / à se constituer et à se faire, / qui a compté sur autre chose que le hasard / un Dieu, on dit. Mais pour s'être fait un corps ? / Non ; le corps, on se le fait soi-même ou alors il ne / vaut pas, il ne tient pas. Et il vient du mérite et de la qualité, / il vient des actes faits. »

On pourrait changer un mot de ce poème sans en changer le sens, et à la place de « vivre », mettre *écrire*. L'acte d'écrire, même des textes illisibles, témoigne de l'attachement, voire de la foi qu'on peut avoir en la vie. Quel que soit le désespoir, écrire même pour dire l'impossibilité d'écrire ou l'impuissance d'avoir une fenêtre dans son corps est un hommage rendu à la vie, un hommage rendu à ce foutu espoir qui nous habite malgré nous, et même aux dépens d'une volonté manifeste d'en finir.

Je vous cite pour terminer Van Gogh, cet autre suicidé : « Qu'est-ce que dessiner, comment y arrive-t-on ? C'est l'action de se frayer un passage à travers un mur de fer invisible, qui semble se trouver entre ce que l'on *sent* et ce que l'on *peut*. Comment doit-on traverser ce mur (car il ne sert de rien d'y frapper fort) ? On doit le miner, et le traverser à la lime lentement, avec patience . . . »

débats

JACQUES FOLCH-RIBAS

Merci beaucoup, Tahar Ben Jelloun. Est-ce que quelqu'un voudrait méditer à haute voix ? François Wahl.

FRANÇOIS WAHL

Je repartirais du mot « blessure », dans le texte de Tahar, pour faire une remarque. Il m'a semblé très utile que dans le texte de monsieur Gouri surgisse l'opposition entre le sacré et l'histoire. J'ai remarqué à ce moment-là qu'on n'a pratiquement pas évoqué une chose assez curieuse : nous avons tous traversé une époque (selon les âges plus ou moins, mais enfin je crois que nous l'avons tous traversée ici), une époque où le primat de l'histoire et l'optimisme historique étaient tels, agissant comme une sorte de sur-moi, que la blessure était considérée comme un *accident* ; et cela au point qu'en fait, comme le disait l'autre jour Georges Belmont, la question même du sacré et du profane, je ne crois pas qu'il y a quinze ans on aurait pu réunir un colloque d'écrivains autour. Ça veut dire que l'histoire jouait d'une façon telle que le perdu, l'impossible, le barré ne pouvaient pas être évoqués.

Et c'est vrai que, comme vous l'avez aussi dit, la figure qui a joué là un rôle central a été celle de Sartre. On s'aperçoit en effet que si en apparence il n'y avait aucune présence du sacré comme tel dans l'œuvre de Sartre, (et qu'il aurait récusé le mot avec la dernière violence, certainement), en réalité dans *les Mots* il y a bien quelque chose qui joue le rôle de cette limite avec laquelle on ne cessera jamais de se battre, et qui, fascinante et horrifiante à la fois, est bien une figure du sacré.

Et assez drôlement, dans *les Mots*, c'est Pardaillan. C'est cette espèce de personnage en bagarre contre des ennemis toujours multipliés et qui sans cesse reviennent. . . Et je dirais que plus tard, la figure du rat visqueux dans les rapports mouvementés de Sartre avec le Parti communiste (figure fantasmatique et très sur-déterminée sans aucun doute), est une figure par laquelle surgit de la même façon la présence du sacré ; en fait, se voyant dans cette figure-là, Sartre faisait surgir quelque chose qui était pour lui le point dont il ne pouvait pas approcher sans tremblement. Et à cause de cela, je voudrais dire avec un peu de violence pour une fois que le sacré ce n'est certainement pas le blanc, mais le noir. Et que s'il y a une saisie de l'impossible, ce n'est pas par hasard que dans l'histoire ce point limite a toujours été envisagé à la fois comme désirable et comme dangereux. Tout ça, ce qui est à la limite et qui ne peut pas ne pas faire peur, on peut bien sûr le métaphoriser, l'idéaliser ; comme je le disais l'autre jour, cela a aussi son côté blanc. Mais il reste qu'il n'est jamais là en même temps que, l'objet terrifiant, inatteignable, et à la limite, polluant : l'objet noir.

Et c'est pour ça qu'en effet il ne peut subsister, s'indiquer à nous qu'à travers la blessure. Toute autre désignation ne relèverait plus du sacré mais de cette figure, justement, qui a pris la forme du confort religieux dans lequel le sacré en tant que tel disparaît, et où la poésie, si elle se faisait consolation, si elle se faisait image de purification, disparaîtrait à son tour.

EDMOND JABÈS

C'est beaucoup plus léger que tout ce qui a été dit, mais je voudrais dire que nous avons la preuve aujourd'hui de la difficulté de se heurter aux mots. Nous nous sommes heurtés dans cette rencontre à trois mots, et ça nous a conduits à une profonde errance ; ça ne pouvait d'ailleurs pas nous conduire à autre chose qu'à une errance, à quelque chose de semblable à cette phrase dramatique que nous a rapportée monsieur Tauxe : « ça n'a ni queue ni tête » ... Finalement, peut-être que la parole n'est faite que pour aller de l'avant, toute seule. Elle nous conduit, elle nous amène à nous heurter à cette limite qui est en elle et dont a parlé François Wahl. Et le mot, en définitive, n'apparaît là comme une espèce de carrefour, un carrefour de contraires.

Ça me rappelle un colloque, un autre colloque qui se voulait très sérieux et dont les organisateurs avaient choisi pour thème la solitude. Alors chacun des participants a parlé de sa solitude, ça pouvait être pathétique n'est-ce pas, chacun disait : « je suis seul, voilà pourquoi je suis seul », etc. Et en quittant le colloque, paradoxalement, chacun des participants s'est senti moins seul. Voilà !

JACQUES FOLCH-RIBAS

C'est un bon sujet de colloque, ça, une réunion sur la solitude ! On va noter ça dans les tablettes. Monsieur Pilon note déjà, je le sens, je le vois.

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

Eh bien puisqu'on est lancé sur la voie de la légèreté, j'ai eu l'impression que monsieur Tauxe nous cachait quelques clefs fondamentales pouvant constituer le point de jonction du sacré et du profane. J'aurais beaucoup aimé qu'il ait l'audace et l'indiscrétion de nous raconter quelques-uns de ses rêves baroques qu'il a faits dans les brumes miraculeuses qui enveloppaient et qui enveloppent toujours le Cap-Diamant à l'aube de ce 20 février 81, que les éphémérides habituelles nous donnent enraciné dans le gel le plus dur et le froid le plus coriace qu'on puisse porter.

HENRI-CHARLES TAUXE

Je voudrais bien mais ce n'est peut-être pas là l'essentiel étant donné que ce que j'ai proposé, comme nous tous ici, n'est qu'une interrogation. Mais j'ai rêvé ce matin (je vous répondrai quand même en partie, vous en ferez ce que vous voudrez), qu'un homme qui n'a pas été mon analyste mais le maître de mon analyste était couché dans une barque au bord d'une rivière — je vous laisse deviner laquelle — où il avait le corps à moitié recouvert d'eau, et il me disait

des choses très calmes dont malheureusement je ne me souviens pas. Voilà peut-être un élément de réponse.

NAÏM KATTAN

Puisqu'on parle de colloque, moi, celui-ci m'en rappelle un autre auquel j'ai assisté à Bruxelles, sur la séduction. Là encore, dès qu'on dit ce mot, tout le monde commence à sourire. On croyait que tous ceux qui étaient là étaient en train de se séduire les uns les autres. Or il n'y a pas de séance de ce genre parce que, comme nous ici, nous avons été à la fois blessés et séduits par les mots ; je pense que c'est toujours le cas des écrivains. C'est le mot lui-même qui est la première loi.

Et c'est à ça je pense qu'on a assisté aujourd'hui ; à ce rapport au mot dans sa fragilité et dans sa force, dans sa solidité qui semble pour l'écrivain quelque chose d'incandescent et de très fort mais qui, vis-à-vis de l'histoire, est d'une fragilité très grande, et qui crée cette blessure dont ont parlé Haïm Gouri dans son très beau texte et Tahar Ben Jelloun plus tard. Cette blessure de voir que tout ce qu'on a comme arme ce sont des mots, mais que finalement, c'est l'histoire qui est notre terrain.

ANDRÉ RICARD

Monsieur Tauxe a parlé dans son allocution de « dissolution de l'ego ». Et j'aurais beaucoup aimé qu'il développe ce thème.

HENRI-CHARLES TAUXE

Oui. C'est dans la mesure où l'on se rend compte (non seulement dans la notation du rêve mais aussi par tout le travail que l'on fait autour du rêve, par exemple en psychanalyse, qu'au fond que *je ne rêve pas*. Au fond, tous mes rêves constituent un seul rêve qui n'est pas de moi. C'est cela qui me paraît important à noter et c'est quelque chose, une expérience si vous voulez, qui s'impose progressivement. C'est ce que je voulais dire.

On est nécessairement un petit peu rapide, quand on parle comme ça, dans une petite communication. Mais au fond, ce qu'on peut dire de fondamental, c'est ça. C'est peut-être dans la mesure où mon rêve n'est pas de moi qu'il est vraiment l'essentiel de moi.